

genre d'insistance, une révolution copernicienne prétend s'opérer. Un renversement (philosophique ?), de l'idéal au corps, de Platon à Sade, d'une culture à sa négation, au nom d'un modernisme à vrai dire insaisissable. V. Goldschmitt affirmait naguère que « la lecture philosophique est imposée par l'œuvre même » de Rousseau, mais il craignait qu'en étant désormais dans « le collimateur de l'actualité », Rousseau ne subisse l'une de ces méthodes qui défigurent, réduisant une œuvre « à l'état de matière première et inerte, prête à renvoyer au « critique » ses moindres fantasmes et à subir toutes ses manipulations ». Il arrive, en lisant P. Adamy, qu'on se surprenne à penser de même.

Quand Rousseau a cherché à s'appliquer rétrospectivement à lui-même le « matérialisme du sage », il a certes franchi un seuil décisif de sa pensée théorique, et a ouvert des voies multiples aux sciences de l'homme, Mais il s'offrait à tous les pièges, et même aux aberrations de l'avenir, en croyant défendre son image. P. Adamy, s'intéressant essentiellement à l'œuvre autobiographique, retrouve certains poncifs de l'antirousseauisme sans en faire une exploitation polémique. Elle ne laisse pas de faire un sort aux vues profondes de Jean-Jacques sur son être caché, sur la « rencontre du bizarre » (91). En distinguant quatre représentations du corps : le corps enfantin, le corps persécuté, le corps féminin, le corps naturel, elle se situe dans un certain progrès des connaissances sur Rousseau. Elle formule de nouvelles hypothèses, sur le goût de la flagellation (après la fessée reçue de Mlle Lambercier, p. 260 sq.), sur la question de l'abandon des enfants (p. 627, appendice). Son travail est considérable. Il ne me paraît pas situer le lecteur au cœur de l'œuvre du maître écrivain et du penseur.

JEAN ROUSSEL.

Études Françaises, 1996. 32-2. Presses universitaires de Montréal.
Un vol. de 132 p.

Le recueil comprend sept articles, une notice bibliographique et deux exercices de lecture, l'un sur un inédit de Balzac, l'autre sur *Deux cavaliers de l'orage* de J. Giono.

L'article de J.-M. Goulemot, « Du lit à la fable dans le roman érotique » (7-17) souligne que ce meuble, fort utile, n'est cependant pas toujours indispensable au plaisir. La fantaisie de Diderot lui substitue d'autres commodités : un coin de grange, l'herbe fraîche, un cabriolet, etc. La présence du lit est plus insistante dans les œuvres de Crébillon ou le roman érotique. Enfin on peut observer que dans les *Liaisons dangereuses*, l'utilisation en est antithétique, lieu du plaisir calculé, puis du repentir et de la mort.

Dans son « Enquête sur l'imaginaire des romans pornographiques » (19-30), J. Coutin voit dans les bibliothèques des lieux destinés à renforcer excitation et désir. Lorsque la bibliothèque est présente, son contenu reste le plus souvent imprécis. Elle concourt à élargir la rêverie du lecteur, elle suggère aussi que la pornographie a ses règles, ses lois, celles de la nature, mentionnées dans les bibliothèques imaginaires.

Dans « Lieux du désir, désir du lieu dans *Point de lendemain* » de Vivant-Denon (31-40), C. Cusset montre que la dernière partie du récit annule hasard et sentiment suggérés par la promenade qui précède le passage dans le cabinet de M. de T. L'auteur de l'article s'élève contre l'interprétation habituelle du texte, le mécanisme artificiel du désir (« Nous sommes tellement machines », Pl. 394).

Tant le cabinet que la conduite de Mme de T. expriment la mise au service du désir de l'art et du savoir-faire.

L'article de Didier Masseur sur « La Chaussure ou le pied de Fanchette » (41-52) nous apprend que dans les gravures et peintures du XVIII^e siècle, c'est comme élément de séduction féminine qu'apparaît la chaussure : ornée, brodée, emperlée, son caractère utilitaire s'efface, elle engendre de voluptueuses images, provoque de violents désirs. D. Masseur met en relation la sensualité qui se dégage de certains tableaux de Boucher ou de Fragonard et celle qui règne dans *Le Pied de Fanchette*.

Dans « Objets sadiques, objets sadiens » (52-64), J.-Ch. Abramovici procède à la description des divers instruments de supplice et des meubles qui les contiennent. Il observe que Sade a modifié la liste de ces objets dans les *Justine*, pour éviter toute redite (commentaires et consignes en marge des manuscrits). L'usage de cet arsenal a valeur incantatoire, il permet au libertin de laisser s'épanouir en lui la nature brute que les autres refoulent, de vouloir toutes les actions qu'elle inspire, violentes et cruelles.

Dans l'introduction de « Faire catleya au XVIII^e siècle » (65-88), B. Melançon s'arrête sur la scène de fiacre de *Madame Bovary*, avant de rappeler de nombreux épisodes érotiques se déroulant à l'intérieur de carrosses ou de voitures de louage, dans les romans du XVIII^e siècle. Il y a là une commodité pour éviter les descriptions scabreuses et le moyen de favoriser le voyeurisme du lecteur. Enfin ce topos romanesque satisfait à ce que l'auteur désigne par le terme de « triangularité » : pour que de tels événements soient connus, un tiers est indispensable.

Dans *Le Petit-fils d'Hercule* (83-93), extrait présenté par C. de Vulpillières et J. Coutin, l'accent est placé sur la richesse du décor et son action sur les mécanismes du désir.

COLETTE CAZENOBE.

VALÉRIE VAN CRUGTEN-ANDRÉ, **Le Roman du Libertinage, 1782-1815**. Paris, Honoré Champion, « Les dix-huitièmes siècles », n° 9, 1997. Un vol. 16,5 × 24 de 510 p.

L'auteur commence par justifier, dans son titre, le choix de « Roman du libertinage », expression destinée à remplacer celle de « roman libertin », dont toute définition se révèle inexacte, partielle ou partiale. Les plus savants, les plus avisés ne sont pas épargnés. H. Coulet distingue romans philosophiques et romans libertins avec un « argument un peu léger », s'exprime de « manière ambiguë », etc. A la fin de l'introduction, on n'aperçoit pas qu'il y ait un réel avantage à remplacer « roman libertin » par « roman du libertinage » ; certes, on rassemble ainsi, sous une même dénomination, ce qui est libertin, érotique, pornographique ; il en devient plus aisé de procéder à certains regroupements, mais la notion risque de devenir confuse.

Le mérite de l'ouvrage est de présenter à côté d'œuvres bien connues (celles de Mirabeau, de Sade, de Restif, de Louvet, de Nerciat, etc.), un grand nombre de romans peu ou point réédités et n'ayant fait l'objet d'aucune étude sérieuse. Cette production dont le quart a été publiée entre 1782 et 1788, est parente de celle qui l'a précédée sur beaucoup de points, le style et la composition, en particulier : structure dramatique (Nerciat, *Les Aphrodites*), dialogues pédagogiques, récits à la première personne. Il y a abondance de romans d'éducation de plus en plus paradoxale ; dans ce domaine, les œuvres de Mirabeau (*Ma conversion*, *L'Éducation*